



Marcel Pagnol
(1895 – 1974)

EXTRAIT 1

Souvenirs d'enfance.

J'approchais de mes six ans, et j'allais à l'école dans la classe enfantine que dirigeait Mlle Guimard.

Mlle Guimard était très grande, avec une jolie petite moustache brune, et quand elle parlait, son nez remuait : pourtant je la trouvais laide, parce qu'elle était jaune comme un Chinois, et qu'elle avait de gros yeux bombés.

Elle apprenait patiemment leurs lettres à mes petits camarades, mais elle ne s'occupait pas de moi, parce que je lisais couramment, ce qu'elle considérait comme une inconvenance préméditée de la part de mon père. En revanche, pendant les leçons de chant, elle disait, devant toute la classe, que je chantais faux, et qu'il valait mieux me taire, ce que je faisais volontiers.

Pendant que la marmaille s'époumonait à suivre sa baguette, je restais muet, paisible, souriant ; les yeux fermés, je me racontais des histoires, et je me promenais au bord de l'étang du parc Borély, qui est une sorte de parc de Saint-Cloud, au bout du Prado de Marseille.

Le jeudi et le dimanche, ma tante Rose, qui était la sœur aînée de ma mère, et qui était aussi jolie qu'elle, venait déjeuner à la maison, et me conduisait ensuite, au moyen d'un tramway, jusqu'en ces lieux enchantés.

On y trouvait des allées ombragées par d'antiques platanes, des bosquets sauvages, des pelouses qui vous invitaient à vous rouler dans l'herbe, des gardiens pour vous le défendre, et des étangs où naviguaient des flottilles de canards.

On y trouvait aussi, à cette époque, un certain nombre de gens qui apprenaient à gouverner des bicyclettes : le regard fixe, les mâchoires serrées, ils échappaient soudain au professeur, traversaient l'allée, disparaissaient dans un fourré, et reparaissaient, leur machine autour du cou. Ce spectacle ne manquait pas d'intérêt, et j'en riais aux larmes. Mais ma tante ne me laissait pas longtemps dans cette zone dangereuse : elle m'entraînait – la tête tournée en arrière – vers un coin tranquille, au

bord de l'étang.

Nous nous installions sur un banc, toujours le même, devant un massif de lauriers, entre deux platanes ; elle sortait un tricot de son sac, et j'allais vaquer aux travaux de mon âge.

Ma principale occupation était de lancer du pain aux canards. Ces stupides animaux me connaissaient bien. Dès que je montrais un croûton, leur flottille venait vers moi, à force de palmes, et je commençais ma distribution.

Lorsque ma tante ne me regardait pas, tout en leur disant, d'une voix suave, des paroles de tendresse, je leur lançais aussi des pierres, avec la ferme intention d'en tuer un. Cet espoir, toujours déçu, faisait le charme de ces sorties, et dans le grinçant tramway du Prado, j'avais des frémissements d'impatience.

Mais un beau dimanche, je fus péniblement surpris lorsque nous trouvâmes un monsieur assis sur notre banc. Sa figure était vieux rose ; il avait une épaisse moustache châtain, des sourcils roux et bien fournis, de gros yeux bleus, un peu saillants. Sur ses tempes, quelques fils blancs. Comme de plus, il lisait un journal sans images, je le classai aussitôt parmi les vieillards.

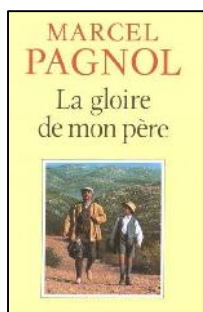
EXTRAIT 2

La passion de mon père.

Mon père avait une passion : l'achat des vieilleries chez les brocanteurs.

Chaque mois, lorsqu'il revenait de « toucher son mandat » à la mairie, il rapportait quelques merveilles : une muselière crevée (0fr.50), un compas diviseur épointé (1fr.50), un archer de contrebasse (1fr.), une scie de chirurgien (2fr.), une longue-vue de marine où l'on voyait tout à l'envers (3fr.), un couteau à scalper (2fr.), un cor de chasse un peu ovalisé, avec une embouchure de trombone (3fr.), sans parler d'objets mystérieux, dont personne n'avait jamais pu trouver l'usage, et qui traînaient un peu partout dans la maison.

Ces arrivages mensuels étaient, pour Paul et pour moi, une véritable fête. Ma mère ne partageait pas notre enthousiasme. Elle regardait, stupéfaite, l'arc



des Îles Fidji, ou l'altimètre de précision, dont l'aiguille, montée un jour à 4000 mètres (à la suite d'une ascension du *Mont Blanc*, ou d'une chute dans un escalier) n'en voulut jamais redescendre.

Alors, elle disait avec force : « Surtout, que les enfants ne touchent pas à ça ! »

Elle courait à la cuisine, et revenait avec de l'alcool, de l'eau de *Javel*, des cristaux de soude, et elle frottait longuement ces épaves.

Il faut dire qu'à cette époque, les microbes étaient tout neufs, puisque le grand Pasteur venait à peine de les inventer, et elle les imaginait comme de très petits tigres, prêts à nous dévorer par l'intérieur.

Tout en secouant le cor de chasse, qu'elle avait rempli d'eau de *Javel*, elle disait, d'un air navré :

– Je me demande, mon pauvre Joseph, ce que tu veux faire de cette saleté !

Le pauvre Joseph, triomphant, répondait simplement :

– Trois francs !

J'ai compris plus tard que ce qu'il achetait, ce n'était pas l'objet : c'était son prix.

EXTRAIT 3

Un déménagement.

C'était une charrette bleue, d'un bleu délavé, qui laissait transparaître les fibres du bois.

Les roues très hautes avaient un jeu latéral considérable : quand elles arrivaient à bout de jeu, c'est-à-dire à chaque tour, il y avait un choc tintant. Les cercles de fer tressautaient sur les pavés, les brancards gémissaient, les sabots du mulet faisaient sauter des étincelles... C'était le chariot de l'aventure et de l'espoir.

Le paysan qui conduisait n'avait ni veste ni blouse, mais un gilet tricoté, d'une laine épaisse, feutrée par la crasse. Sur la tête, une casquette informe, à la visière ramollie. Cependant, de belles dents blanches brillaient dans un visage d'empereur romain.

Il parlait provençal, il riait et faisait claquer une longue lanière au bout d'un manche de jonc tressé.

Aidé par mon père, et grandement gêné par les efforts du petit Paul (qui s'accrochait aux plus gros meubles en prétendant les transporter), le paysan chargea la charrette, c'est-à-dire qu'il y entassa le mobilier en pyramide. Il en assura ensuite

l'équilibre par un treillis de cordes, cordelettes et ficelles, et jeta sur le tout une bâche trouée.

Alors, il s'écria, en provençal :

– Cette fois-ci, nous y sommes ! et il alla prendre la bride du mulet, qu'il fit démarrer au moyen de plusieurs injures blessantes, accompagnées de violentes saccades sur le mors du peu sensible animal.

Nous suivîmes nos biens meubles, comme un char funéraire, jusqu'au boulevard *Mérentié*. Là, nous quittâmes le paysan, et nous allâmes prendre le tramway.

Dans un brillant tintamarre de ferrailles, au tremblement cliquetant de ses vitres, et avec de longs cris aigus dans les courbes, le prodigieux véhicule s'élança vers l'avenir.

EXTRAIT 4

De l'eau au robinet !

Alors commencèrent les plus beaux jours de ma vie. La maison s'appelait *La Bastide Neuve*, mais elle était neuve depuis bien longtemps. C'était une ancienne ferme en ruines, restaurée trente ans plus tôt par un monsieur de la ville, qui vendait des toiles de tente, des serpillières et des balais. Mon père et mon oncle lui payaient un loyer de 80 francs par an (c'est-à-dire quatre louis d'or), que leurs femmes trouvaient un peu exagéré. Mais la maison avait l'air d'une villa – et il y avait « l'eau à la pile » : c'est-à-dire que l'audacieux marchand de balais avait fait construire une grande citerne, accolée au dos du bâtiment, aussi large et presque aussi haute que lui : il suffisait d'ouvrir un robinet de cuivre, placé au-dessus de l'évier, pour voir couler une eau limpide et fraîche...

C'était un luxe extraordinaire, et je ne compris que plus tard le miracle de ce robinet : depuis la fontaine du village jusqu'aux lointains sommets de l'Etoile, c'était le pays de la soif : sur vingt kilomètres, on ne rencontrait qu'une douzaine de puits (dont la plupart étaient à sec à partir du mois de mai) et trois ou quatre « sources » ; c'est-à-dire qu'au fond d'une petite grotte, une fente du roc pleurait en silence dans une barbe de mousse.

C'est pourquoi quand une paysanne venait nous apporter des œufs ou des pois chiches, et qu'elle entraînait dans la cuisine, elle regardait, en hochant la tête, l'étincelant Robinet du Progrès.

Deux chasseurs.

Je ne les voyais plus, et je n'entendais rien. Mais pour un Comanche, les retrouver ne serait qu'un jeu.

Je montai la pente en courant aussi légèrement que je pus, jusqu'à l'orée de la pinède. Je m'arrêtai, j'écoutai : il me sembla percevoir, plus haut, un bruit de pas dans les pierres. Je repris ma course, en rasant les fourrés. J'arrivai à la fin de la première pinède, au bord d'un plateau : on y avait, jadis,



cultivé des vignes.

Des sumacs, des romarins, des cades les avaient

remplacées. Mais

cette végétation

n'était pas très

haute, et je vis au

loin la casquette et

le béret [des deux

chasseurs]. Ils

avaient encore le

fusil à l'épaule, et

marchaient toujours

d'un bon pas. Près

d'un grand pin, ils

s'arrêtèrent : le

béret descendit sur

le flanc du coteau,

vers la gauche, tandis que la

casquette continua tout droit. Mais elle montait et

plongeait tour à tour, comme une casquette qui

marche pas à pas, sur la pointe des pieds. Je

compris que la chasse était commencée... mon

cœur battit plus vite... je retins mon souffle, et

j'attendis.

Une détonation puissante éclata soudain, et se répercuta longuement, en sautant d'un écho à l'autre, contre les à-pics du vallon... je courus au pin le plus proche, et j'y grimpai, épouvanté. Je m'assis à califourchon sur une grosse branche, craignant l'apparition subite d'un sanglier blessé, celui-là même qui avait dévidé sur dix mètres les entrailles du braconnier manchot.

Deux braconniers.